

La flotte du Pont
dans la mer
Égée.

flotte, conduite par le plus habile des capitaines du roi, par Archélaos toujours, se montra dans la mer Égée, où les Romains comptaient à peine une voile. Délos, leur grande étape dans ces parages, Délos succombe : près de vingt mille hommes, Italiens pour la plupart, y sont massacrés. L'Eubée succombe à son tour : bientôt toutes les îles à l'est du cap Malée sont dans la main de l'ennemi : rien n'empêche désormais l'envahissement de la Grèce continentale. A ce moment les flottes royales, parties de l'Eubée, allèrent donner contre l'importante place de Démétriade : mais leur attaque fut repoussée par le brave *Bruttius Sura*, lieutenant du préteur de Macédoine, qui avec une poignée d'hommes et quelques navires ramassés à la hâte, les battit et reprit même l'île de *Scyathos*. Il ne put toutefois empêcher l'ennemi de s'établir en terre ferme. Là, Mithridate, par la propagande des idées de nationalité, venait en aide à l'œuvre de ses armes. A Athènes, il avait pour principal instrument un certain *Aristion*, esclave athénien par sa naissance, sophiste de son métier, ayant tenu jadis école d'épicuréisisme. Aujourd'hui, se targuant de la faveur du roi, il tranche du *Pistéthère*¹. Il a appris, en faisant brillamment son chemin à la cour, à jeter au peuple de la poudre aux yeux : il annonce avec aplomb que Carthage va venir au secours de Mithridate, Carthage, depuis tantôt soixante années couchée dans ses ruines ! Les discours du nouveau Périclès, la promesse que leur faisait Mithridate de leur rendre leur antique possession de Délos, enflammèrent les Athéniens. Quelques-uns, plus sages, s'enfuirent : mais la populace et une couple ou deux de littérateurs en démence répudièrent solennellement la suzeraineté de Rome. Puis, l'ex-philosophe, transformé en satrape, assisté d'une horde de soldats du Pont, inaugure un régime d'impudeur et de

Les Pontiques
en Grèce.

¹ [L'un des deux fondateurs de *Néphélococcygie*, dans les *Oiseaux*, d'Aristophane.]

sang. Le Pirée devint un port de débarquement pour la flotte pontique. A mesure que ses troupes envahissaient le continent, presque tous les petits États, dits libres, se donnaient à Mithridate, Achéens, Laconiens, Bœotiens, jusqu'aux frontières thessaliennes. Sura, ayant reçu quelques renforts de Macédoine, s'avança en Bœotie : il voulait secourir Thespies. Pendant trois jours il se battit à Chéronée contre Archélaos et Aristion, sans résultat décisif : il lui fallut enfin se retirer à l'approche des troupes pontiques accourues du fond du Péloponèse (fin de 666, commencement de 667). Telle était la supériorité de Mithridate et sur terre, et surtout sur mer, qu'il lui vint une ambassade des révoltés italiens, lui demandant de descendre dans la péninsule : mais déjà l'insurrection était à demi terrassée ; sa requête fut repoussée.

L'empire territorial de Rome courait plus d'un danger. L'Asie-Mineure et la Grèce totalement perdues : la Macédoine en partie occupée par l'ennemi : le pavillon de Mithridate dominant sans rival dans les mers d'Orient : en Italie, la révolte quoique frappée au cœur, maîtresse encore de vastes pays : au dedans une révolution apaisée de la veille, mais dont l'incendie menaçait de se rallumer à toute heure ; enfin, une crise terrible, commerciale et financière (p. 237), conséquence des troubles de l'Italie et des pertes énormes subies en Asie par les capitalistes : par-dessus tout, une disette totale de bonnes troupes : telle était la situation. La République avait besoin de trois armées : il en fallait une à Rome, pour y comprimer la révolution ; une autre en Italie, pour achever d'y abattre la révolte ; une troisième, pour la guerre d'Asie. Or, on n'avait en tout que la seule armée de Sylla : les divisions du nord, dans la main peu sûre de Gnæus Strabon, étaient un embarras, non une force. Entre les trois partis Sylla avait à choisir : nous avons vu qu'il se décida pour la guerre d'Asie. Résolution importante assurément, grand acte de patriotisme peut-être ! Dans ce conflit des intérêts généraux

88 av. J.-C.

87.

Situation
des Romains.

Sylla débarque.

87 av. J.-C.

88.

de la République et de ses intérêts privés, Sylla donnait aux premiers la préférence! En dépit des dangers auxquels son éloignement allait laisser en butte et ses institutions nouvelles, et son parti, il prit la mer et aborda sur la côte d'Épire, dans les premiers jours de 667. Mais il ne venait point avec l'appareil accompagnant autrefois les généraux en chef de Rome. Son armée, qui comptait cinq légions, ou trente mille hommes au plus¹, n'était guère plus considérable qu'une armée consulaire ordinaire. Ce n'était rien encore que cela. Aux époques des anciennes guerres d'Orient, jamais Rome n'avait laissé l'armée sans flotte : toujours même elle avait dominé les mers. Aujourd'hui Sylla s'en venant reconquérir deux continents et les îles de la mer Égée, arrivait sans un seul vaisseau de ligne. Autrefois le général de Rome débarquait avec sa caisse pleine : il tirait de Rome et par mer tous les approvisionnements lui faisant besoin. Sylla arrivait les mains vides : les sommes levées à grande peine pour la campagne de 666 ayant été dépensées en Italie, il lui fallait vivre de réquisitions. Autrefois c'était dans le camp opposé que le général allait chercher celui qu'il avait à combattre; et depuis la fin de la lutte des ordres dans Rome, toutes les factions dans la cité se réunissaient contre l'ennemi du pays : aujourd'hui on trouvait des Romains de marque sous les étendards de Mithridate; et plusieurs grands peuples de l'Italie voulaient entrer dans son alliance. Était-on sûr que le parti démocratique allait suivre le noble exemple de Sylla, et ferait trêve à son hostilité, pendant que celui-ci tirait l'épée contre le roi d'Asie? Mais l'intrépide capitaine, sur qui pesaient toutes ces difficultés, n'était point d'humeur à se préoccuper des dangers éloignés pendant qu'il avait affaire sur l'heure. Il offre au roi la paix,

¹ On se souviendra que depuis la guerre sociale, la légion, n'étant plus, comme avant, renforcée par les contingents italiens, se trouve par le fait diminuée d'au moins moitié.

moyennant le retour complet au *statu quo ante bellum*; et comme il essuie un refus, il marche, aussitôt débarqué, des ports d'Épire en Bœotie, bat les généraux de Mithridate, Archélaos et Aristion, près du mont *Tilphousios*¹, et se remet immédiatement et presque sans résistance en possession de tout le continent grec, à l'exception d'Athènes et du Pirée, où s'est jeté l'ennemi. Un coup de main tenté sur ces deux places échoue. Une division, commandée par *Lucius Hortensius*, réoccupe la Thessalie et pousse jusqu'en Macédoine : une autre, sous *Munatius*, se poste devant Chalcis d'Eubée, et barre la route au corps ennemi de Néoptolème. Sylla enfin plante son camp non loin d'Eleusis et de Mégare, d'où il commande la Grèce et le Péloponèse, tout en continuant le siège d'Athènes et de son port. Les villes grecques, comme toujours, esclaves de la crainte prochaine, se soumirent à merci, et s'estimèrent heureuses d'en être quittes moyennant fourniture en hommes et munitions, et moyennant une amende en argent.

Mais les sièges, en Attique, marchèrent moins vite. Sylla se vit contraint à construire tout le lourd matériel des engins du temps : les bois des jardins de l'*Académie* et du *Lycee* y passèrent. Archélaos menait la défense avec autant d'activité que d'intelligence. Armant tous ses matelots mis à terre, il reconquit la supériorité du nombre; grâce à leur renfort, repoussa aisément l'attaque romaine, et fit même des sorties fréquentes et heureuses. A peu de temps de là pourtant, une seconde armée, conduite par *Dromichaète*, vint se faire battre sous les murs d'Athènes. La mêlée fut rude, et *Lucius Licinius Murena*, lieutenant de Sylla, y gagna un renom de bravoure. Malgré tout, le siège n'avancait pas. De la Macédoine, où les Cappadociens s'étaient définitivement établis, il arrivait par mer des secours en grand nombre et réguliers, auxquels Sylla ne pouvait fermer le Pirée. Quant à Athènes, si les munitions

Réoccupation de la Grèce.

Les sièges d'Athènes et du Pirée traînent en longueur.

¹ [Au nord du lac *Copais*.]

87-86 av. J.-C.

commençaient à y décroître, la proximité des deux places permettait à Archélaos de tenter souvent le ravitaillement de l'une par l'autre; et il y réussit plus d'une fois. L'hiver de 667-668 se passa tout entier dans cette situation fatigante, sans résultats. Dès que la saison le permit, Sylla se jeta de nouveau sur le Pirée : l'impétuosité de son attaque, ses machines de jet, ses mines réussirent enfin à ouvrir la brèche dans la puissante muraille de Périclès, et les Romains montèrent à l'assaut. Repoussés une première fois, quand ils revinrent à la charge, ils trouvèrent derrière le pan de mur abattu un second rempart en demi-lune; là, les assaillants criblés de traits de trois côtés, ne purent tenir : ils battirent en retraite. Le siège actif cessa et fut converti en blocus. Pendant ce temps, Athènes avait épuisé tous ses vivres, et la garnison offrait de capituler. Mais Sylla renvoie les messagers diserts qui lui apportent ces propositions : « Il n'est pas venu en étudiant, mais en général; » il n'acceptera qu'une reddition pure et simple. » Aristion hésite encore : il sait quel sort l'attend. Sylla fait placer les échelles, et la ville est emportée presque sans qu'elle se défende (1^{er} mars 668). Aristion se jette dans l'Acropole; puis bientôt se rend à son tour. Le Romain livre la ville au soldat, qui se gorge de sang et de pillage : les principaux meneurs sont exécutés. Puis il restitue à la cité sa liberté : il lui restitue jusqu'à Délos, déjà donnée par Mithridate. Athènes cette fois encore était sauvée par ses morts illustres!

Chute d'Athènes.

86.

Fausse position de Sylla.

Le maître épicurien vaincu, Sylla ne se sentait pas moins sur un terrain mauvais et chancelant. Il guerroyait depuis plus d'un an, sans action d'éclat, sans avoir pu faire de sérieux progrès. Tous ses efforts venaient se briser contre une place maritime; et pendant ce temps l'Asie était laissée à elle-même. Pendant ce temps les lieutenants de Mithridate venaient d'achever par la prise d'*Amphipolis* la conquête de la Macédoine. Sans une flotte, tous les jours le fait ressortait plus manifeste, il ne pouvait ni assurer

Il manque de vaisseaux.

87-86 av. J.-C.

ses communications et ses approvisionnements au milieu de l'essaim des navires ennemis et des pirates, ni reprendre le Pirée, sans compter les îles et l'Asie. Comment donc se procurer ces vaisseaux si nécessaires? Il était à bout de moyens. Durant l'hiver (667-668), il avait expédié *Lucius Licinius Lucullus*, le plus habile et le plus capable de ses officiers, avec mission de parcourir tous les parages de l'est, et d'y ramasser une marine à tout prix. Lucullus s'en revenait avec des embarcations non pontées, empruntées aux Rhodiens et à d'autres moindres cités : mais il donne dans une nuée de pirates, et ne leur échappe que par le plus heureux hasard, en perdant presque toute sa flottille. Il change de navire, et trompant l'ennemi, passe par la Crète et Cyrène, et va à Alexandrie. La cour d'Égypte refuse poliment, mais nettement sa demande de secours. Combien était tombée la puissance de Rome! Autrefois quand les rois d'Égypte mettaient toutes leurs flottes à son service, elle les remerciait. Aujourd'hui les hommes d'État d'Alexandrie ne lui feraient pas crédit d'une seule voile! Joignez à cela les difficultés d'argent. Sylla déjà avait vidé les trésors de Jupiter Olympien, de l'Apollon de Delphes, de l'Asklepios d'Épidaure, et pour indemniser les dieux, il leur avait donné la moitié du territoire de Thèbes confisqué. Mais quelque graves que fussent ces embarras militaires et financiers, ils n'approchaient pas du mal créé par le contre-coup des troubles mêmes de Rome. Là, la ruine se faisait, précipitée, immense, entraînant toutes choses, et dépassant la portée même des plus tristes appréhensions. La révolution s'y était emparée du pouvoir, avait destitué Sylla et nommé à sa place au commandement de l'armée d'Asie le consul démocrate *Marcus Valerius Flaccus*. Chaque jour on attendait son arrivée en Grèce. Le soldat inclinait pour Sylla, qui avait tout fait pour le maintenir en bonnes dispositions : mais, les vivres et l'argent venant à manquer, avec un général révoqué, mis au ban, avec son successeur déjà en marche, à quelle issue

ne fallait-il pas s'attendre? Sans compter que la guerre tirait en longueur contre un ennemi opiniâtre, et maître de la mer!

Les armées
pontiques
en Grèce.

87 av. J.-C.

86.

Le Pirée évacué.

Ce fut Mithridate qui entreprit de dégager Sylla. Selon toute apparence, du moins, ce fut lui qui, blâmant le système de sage défensive de ses généraux, leur donna l'ordre d'en venir aux mains et de vaincre au plus tôt l'ennemi. Déjà, en 667, son fils Ariarathe, lancé de la Macédoine sur la Grèce, avait marché à Sylla : une mort subite, atteignant le prince non loin du cap *Tisée*, en Thessalie, avait fait retourner l'expédition en arrière. Mais voici qu'apparaît son successeur, *Taxiles* (668), poussant devant lui la division romaine laissée dans ce pays. Il arrive aux Thermopyles avec cent mille fantassins environ et dix mille cavaliers. Dromichaète se joint à lui. Archélaos de son côté, bien plus pour obéir au roi que contraint par les armes romaines, Archélaos évacue le Pirée, en partie d'abord, puis en totalité, et va aussi se réunir à l'armée pontique dans les plaines de la Bœotie. Sylla, après avoir détruit le Pirée et ses merveilleuses murailles, se met en route à son tour, voulant atteindre les Pontiques, et leur livrer la bataille décisive avant l'arrivée de Flaccus. En vain Archélaos conseille aux siens de ne point se laisser aller à un tel jeu : il vaut mieux, suivant lui, occuper les côtes, tenir la mer, et laisser Sylla se morfondre. Comme ils ont fait autrefois avec Darius, avec Antiochus, les Orientaux se précipitent au combat, en masse, en aveugles, tels que des animaux furieux qui se jettent dans l'incendie. Folie plus que jamais impardonnable! Attendant quelques mois encore, ils auraient pu assister en spectateurs à la bataille entre Flaccus et Sylla.

86.
Bataille
de Chéronée.

Quoi qu'il en soit, la rencontre des armées eut lieu dans la plaine du Céphise, non loin de Chéronée (mars 668). L'armée romaine, même grossie de la division ramenée de Thessalie devant l'ennemi, laquelle avait pu heureusement effectuer sa jonction avec le corps principal, même grossie

des contingents des Grecs, avait en face d'elle des forces trois fois plus nombreuses. La cavalerie de Mithridate, surtout, était de beaucoup supérieure à celle de Sylla. La configuration du terrain la rendait très-dangereuse. Aussi fallut-il que Sylla couvrit ses flancs par des fossés palissadés : sur son front une chaîne de palissades, pareillement placée entre ses deux lignes, le protégeait contre les chars à faux. Quand ceux-ci approchèrent, ouvrant le combat, la première ligne des Romains se retira aussitôt derrière sa muraille de pieux, et les chars s'y vinrent choquer. Leur désordre s'augmente sous la grêle des frondes et les traits des archers romains. Ils se rejettent sur leur armée, et mettent la confusion jusque dans la phalange des Macédoniens et dans le corps des transfuges italiques. Archélaos, ramenant rapidement sa cavalerie des flancs au centre, la précipite sur les Romains, pour donner à l'infanterie le temps de se rétablir : elle attaque avec furie, et pénètre jusque dans les rangs des légionnaires; mais Sylla les forme aussitôt en masses serrées, et tient tête de tous côtés aux cavaliers qui le chargent. Puis il prend aussi sa cavalerie, et va de sa personne se jeter avec elle sur le flanc découvert de l'ennemi : les Asiatiques cèdent sans combattre, et en reculant ils refoulent leurs cavaliers. C'est alors qu'au moment même où l'hésitation paralyse ces derniers, un mouvement général des fantassins romains, dégagés à propos, décide de la victoire. En vain, pour empêcher la fuite, Archélaos fait fermer les portes du camp : le massacre n'en est que plus grand; et quand enfin les barrières s'ouvrent, les Romains entrent pêle-mêle avec les Asiatiques. On dit qu'Archélaos rentra dans Chalcis avec moins de douze hommes. Sylla avait couru après lui jusqu'à l'Euripe : il ne put franchir l'étroit bras de mer.

La victoire était grande : les suites en furent médiocres. Que faire sans une flotte? Et puis le vainqueur, au lieu de poursuivre l'Asiatique, avait à se défendre contre ses compatriotes. En mer, on ne voyait qu'escadres du Pont

Suites médiocres
de la victoire.

Sylla et Flaccus.

naviguant même au-delà du cap Malée : au lendemain de la bataille de Chéronée, Archélaos débarquait dans Zacynthe avec des troupes, et tentait de s'y loger. D'un autre côté, Lucius Flaccus avait abordé en Épire avec deux légions, non sans avoir perdu du monde en route par la tempête et par les croiseurs de l'ennemi dans la mer Adriatique. Déjà ses troupes occupaient la Thessalie : il fallut que Sylla marchât tout d'abord à lui. Les deux armées romaines campaient l'une en face de l'autre, à *Melitæa*, sur le revers septentrional de l'*Othrys* : le choc semblait inévitable. Mais ayant pu se convaincre que les soldats de son adversaire n'étaient en aucune façon disposés à trahir leur général victorieux pour un démocrate inconnu ; que même ses avant-postes commençaient à désertir pour le camp de Sylla, Flaccus refusa un combat par trop inégal, et s'enfonçant dans le nord, gagna l'Asie par la Macédoine et la Thrace. Mithridate battu, il espérait voir s'ouvrir la carrière à des succès décisifs. Ici, que la conduite de Sylla ait de quoi surprendre un juge exclusivement militaire, je le conçois : il laissa, en effet, s'échapper un ennemi plus faible ; et au lieu de le poursuivre, il revint à Athènes, où il passa, à ce qu'il semble, tout l'hiver (668-669). Il faut pourtant reconnaître qu'il obéissait à de graves motifs politiques. Il voyait les choses avec assez de modération et de patriotisme pour vouloir n'avoir pas à vaincre un général romain, tant qu'il avait encore affaire aux Asiatiques ; et dans ces temps de déplorable confusion, c'était à ses yeux peut-être la solution la meilleure que de faire combattre l'ennemi commun, en Asie par l'armée des révolutionnaires, en Europe par l'armée de l'oligarchie.

86-87 av. J.-C.

85.

Une deuxième
armée pontique
en Europe.

Avec le printemps de 669, il reprend donc en Europe son travail d'Hercule. Mithridate, toujours infatigable, a continué ses préparatifs en Asie-Mineure : bientôt il envoie en Eubée une armée presque égale à celle qui a été dispersée à Chéronée. *Dorilaos* la commande. Elle franchit l'Europe, et va se joindre aux débris des soldats d'Archélaos.

Le roi de Pont, mesurant la force de ses armées sur ses victoires faciles contre les milices de Bithynie et de Cappadoce, n'a pas compris que les choses ont pris pour lui en Occident une toute autre et défavorable tournure : déjà ses courtisans chuchotent à son oreille le mot de trahison contre Archélaos qu'ils accusent. Il donne à sa nouvelle armée l'ordre péremptoire d'attaquer une seconde fois, et d'en finir assurément avec les Romains. Il fut fait selon la volonté du maître : on se battit du moins, si l'on n'enleva pas la victoire. Le choc eut encore lieu dans la plaine du Céphise, non loin d'Orchomène. Les Asiatiques jetèrent hardiment leur nombreuse et excellente cavalerie sur l'infanterie de Sylla, qui fléchit et commença à céder. Le danger était pressant. Sylla saisit une enseigne, et poussant à l'ennemi, avec ses officiers et son état-major : « Si l'on » vous demande, cria-t-il à ses soldats, où vous avez abandonné votre général, vous répondrez : à Orchomène ! » En l'entendant, les légions font volte-face ; elles repoussent les cavaliers ennemis, et les rejetant sur les fantassins, mettent ceux-ci facilement en fuite. Le lendemain elles enveloppent et enlèvent le camp asiatique : la plupart des soldats de Mithridate sont tués, ou se noient dans les marais du lac Copaïs : un petit nombre, avec Archélaos, rentre en Eubée. Les cités bœotiennes payèrent chèrement leur seconde défection : quelques-unes furent rasées. Rien n'empêchait plus d'entrer en Macédoine et en Thrace. Philippes occupée, Abdère évacuée spontanément par sa garnison pontique, tout le continent européen nettoyé, tels furent les fruits de la victoire. La troisième année de la guerre tirant sur sa fin (669), Sylla alla prendre ses quartiers d'hiver en Thessalie. Au printemps de 670¹, il

Bataille
d'Orchomène.

85 av. J.-C.

84.

¹ De même que le détail de tous ces événements, leur chronologie est obscure ; et le flambeau de la critique n'y peut guère apporter qu'une lueur de crépuscule. La date de la bataille de Chéronée semble sûrement se placer en mars 668, sinon au même jour que la prise d'Athènes, du moins à peu de jours de là. Très-vraisemblablement aussi, la campagne de Thessalie qui suivit, et la

86.

pensait pouvoir enfin débarquer en Asie. A cet effet, il donna l'ordre de lui construire des vaisseaux dans tous les arsenaux thessaliens.

Réaction
en Asie-Mineure
contre
Mithridate.

Pendant ce temps il s'était fait de grands changements en Asie-Mineure. Mithridate, reçu comme le libérateur des Grecs, y avait inauguré son empire en proclamant l'indépendance des cités et l'immunité des impôts : mais à l'enthousiasme de la première heure l'amère désillusion avait presque aussitôt fait suite. Le roi était immédiatement rentré dans son caractère, et substituant à celle du magistrat romain sa tyrannie bien autrement pesante, il avait poussé à bout la patience habituelle de ses nouveaux sujets, qui partout se soulevaient. Le sultan du Pont eut alors recours aux grands moyens. Il donna la liberté aux villes alliées, dépendantes des cités principales, et le droit de bourgeoisie aux simples résidents ; il remit leurs dettes à tous les débiteurs ; il donna des champs à qui n'en avait pas ; et il affranchit les esclaves, dont quinze mille allèrent combattre dans l'armée d'Archélaos. Je laisse à penser quels excès terribles suivirent la révolution sociale, tombant ainsi du haut du trône. Les grandes villes marchandes, Smyrne, Colophon, Éphèse, Tralles, Sardes, fermèrent leurs portes aux officiers du roi, ou les tuèrent, et se déclarèrent pour Rome¹. A *Adramytte*, le gouverneur de Mithridate,

85. 86 av. J.-C. seconde campagne de Bœotie employèrent non-seulement le reste de l'année 668, mais encore toute l'année 669 : d'autant que les entreprises de Sylla sur l'Asie ne sauraient suffire pour remplir une campagne. D'autre part, Licinianus [année 669] semble indiquer que Sylla serait revenu passer à Athènes l'hiver de 668-669, et y aurait procédé à des enquêtes, et à des condamnations contre les défectionnaires : ce n'est qu'ensuite qu'il raconte la bataille d'Orchomène. Par cette raison, j'ai fixé à la date de 670 (et non à celle de 669) le passage du général romain en Asie.

¹ On a retrouvé dans ces derniers temps (Waddington, *supplém. aux Inscrit. de Lebas*, 3,136 a.) un décret du peuple d'Éphèse relatif à cet événement. Les citoyens d'Éphèse seraient tombés au pouvoir « du roi de Cappadoce, » y est-il dit, « effrayés qu'ils auraient été par la grandeur de ses forces, et la soudaineté de son » attaque : mais l'occasion s'offrant, ils lui déclarent la guerre pour » l'empire (ἡγεμονία) de Rome et pour le bien public. »

Diodore, philosophe de réputation, comme Aristion, mais d'une autre école, et comme lui d'ailleurs, âme damnée de la politique royale, mit à mort tout le conseil de la cité : sur l'ordre du maître, Chios, suspecte de pencher pour Rome, fut taxée à une amende de 2000 talents (3,450,000 *thal.* = 44,842,500 fr.); et comme le versement n'en fut pas reconnu exact, ses habitants saisis, garottés et conduits en masse sur des navires, se virent, sous la surveillance de leurs propres esclaves, transportés vers les côtes de Colchide : leur île pendant ce temps était repeuplée par une colonie de Pontiques. De même en Galatie, le roi donna l'ordre de massacrer dans un même jour tous les chefs des Celtes asiatiques, avec leurs femmes et leurs enfants : il installa une satrapie à leur place. Les exécutions se consommèrent presque toutes, ou dans le camp même du roi, ou dans le pays galate : mais, quelques-uns des chefs ayant pu fuir, se mirent à la tête de leurs tribus encore puissantes, et chassèrent le gouverneur royal, *Eumachos*. Qu'on ne s'étonne pas après cela de voir Mithridate tous les jours en butte aux poignards des assassins : il fit faire le procès et condamner à mort mille six cents individus impliqués successivement dans des complots contre sa personne.

Pendant que ses fureurs meurtrières, suicide véritable de sa puissance, poussaient au désespoir et aux armes ses sujets nouveaux, les Romains le serrèrent enfin de près et par mer et par terre. Lucullus, après avoir vainement tenté de faire sortir contre lui les flottes égyptiennes, s'était tourné du côté des villes syriennes, pour leur demander des vaisseaux de guerre. Il avait réussi, et ce premier noyau de sa flotte s'étant grossi de ce qu'il avait pu ramasser dans les ports cypriotes, pamphyliens et rhodiens, il se trouvait désormais en état d'agir. Mais il évita de se mesurer avec des forces trop inégales, ce qui ne l'empêcha point de remporter d'importants succès. L'île et la péninsule *Cnidiennes* sont occupées : il attaque Samos, et enlève à l'ennemi Chios et Colophon.

Lucullus
et sa flotte
sur la côte d'Asie.

Flaccus en Asie. Flaccus, de son côté, gagnant Byzance par la Macédoine et la Thrace, avait passé le détroit et pris terre à Chalcédoine (668). Là, éclate une insurrection parmi ses soldats, prétendant que leur chef a détourné leur part de butin : elle a pour instigateur et pour âme *Gaius Flavius Fimbria*, l'un des principaux officiers de l'armée dont le nom, comme orateur de la foule, est proverbial dans Rome, et qui, se séparant de son général, a continué dans le camp les allures de la démagogie du *Forum*. Flaccus est déposé d'abord, puis bientôt mis à mort, non loin de là, à *Nicomédie* : la voix du soldat appelle Fimbria au commandement en chef. Il va de soi que le nouveau chef ferme les yeux sur tous les excès : à *Cyzique*, ville amie, les habitants sont contraints sous peine de mort à livrer tous leurs biens à la soldatesque, et pour l'exemple, deux des plus notables sont exécutés d'abord. Et pourtant cette révolution militaire eut des suites heureuses. Fimbria n'est point un général incapable, comme Flaccus. Il a de l'énergie et du savoir faire. Il bat à *Miletopolis* (sur le *Rhyndakos*, non loin de *Brousse*), le jeune Mithridate qui marchait contre lui en sa qualité de satrape royal. Surpris au milieu de la nuit, écrasé, il laisse ouverte la route qui mène à l'ancien chef-lieu de la province romaine, à *Pergame*, la capitale actuelle du Pont. Fimbria en chasse le roi, qui se sauve au port voisin de *Pitané*, et s'y embarque. A ce moment Lucullus se montre avec sa flotte. Fimbria le conjure de lui prêter secours : on pourrait ainsi s'assurer la capture de Mithridate. Mais chez Lucullus, l'aristocrate l'emporte sur le patriote : il s'éloigne, et le roi gagne Mytilène. Sa situation était critique (fin de 669). Il avait perdu l'Europe : toute l'Asie-Mineure se soulevait contre lui, ou était occupée par une armée romaine, qui le menaçait lui-même, campée à deux pas de lui. La flotte de Lucullus avait livré deux combats heureux en vue de la côte troyenne, l'un au cap *Lecton* [pointe de *Baba-Kalessi*], l'autre sous Ténédos : elle tenait dans son poste, y ralliant

Sa victoire
à *Miletopolis*.

85 av. J.-C.

Situation
critique
du roi.

tous les navires construits par l'ordre de Sylla en Thessalie ; et, commandant désormais l'Hellespont, elle garantissait au général et à l'armée du Sénat, pour l'ouverture du printemps, un passage en Asie, sûr et facile.

Mithridate jugea qu'il fallait négocier. En d'autres circonstances, l'auteur de l'édit de sang d'Ephèse n'aurait jamais pu raisonnablement espérer la paix : mais au milieu des convulsions intérieures de Rome, en face d'un général mis au ban du pouvoir, avec tous ses partisans victimes d'une persécution épouvantable, en face des chefs des armées républicaines luttant l'un contre l'autre, et pourtant en guerre contre un seul et commun ennemi, le roi devait espérer la paix, la paix même avantageuse. Il avait à choisir entre Fimbria et Sylla. Il entama des pourparlers avec tous les deux. Mais dès le début, il avait, ce semble, l'intention de conclure avec Sylla, à son sens, décidément plus fort que l'autre. Donc, et par son ordre, Archélaos invita Sylla à se rendre en Asie auprès du monarque, lui promettant l'assistance de celui-ci contre la faction démagogique de Rome. Mais tout désireux qu'il était d'en finir promptement avec l'Asie, pour pouvoir se tourner du côté de l'Italie, où l'appelaient tant d'intérêts pressants, Sylla, froid et sagace jusqu'au bout, repoussa dédaigneusement les bienfaits de l'alliance proposée, à la veille de la guerre civile qui l'attendait en Occident. Vrai Romain jusqu'au bout, il ne voulut pas entendre parler de concessions déshonorantes et désavantageuses. Les conférences s'étaient ouvertes durant l'hiver de 669 à 670, à *Déliion*, sur la côte béotienne, en face de l'Eubée. Il refusa nettement d'abandonner un pouce de terre, et fidèle à la vieille maxime des hommes d'État de Rome, persistant dans les termes stricts des conditions exigées avant la bataille, il eut la sagesse de la modération, et n'éleva pas ses prétentions. Il réclama la restitution de toutes les conquêtes royales, de celles même non encore reprises par les armes, Cappadoce, Paphlagonie, Galatie, Bithynie, Asie-Mineure, îles de

Pourparlers
de paix.

85-84 av. J.-C.

Préliminaires
de *Déliion*.